

RESEARCH OUTPUTS / RÉSULTATS DE RECHERCHE

En ville avec des personnes démentes

Rigaux, Natalie

Published in:
Vieillir en société

Publication date:
2019

[Link to publication](#)

Citation for pulished version (HARVARD):

Rigaux, N 2019, En ville avec des personnes démentes: de la citoyenneté comme pratique du vivre-ensemble. dans F Le Borgne-Uguen, F Douguet, G Fernandez, N Roux & G Cresson (eds), *Vieillir en société: Une pluralité de regards sociologiques* . Le sens social, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, pp. 193-204.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

En ville avec des personnes démentes :
de la citoyenneté comme pratique du vivre-ensemble

Natalie Rigaux

Professeur de sociologie, UNamur

Texte à paraître en octobre 15

Les récits ethnographiques de sortie en ville analysés dans le texte qui suit s'inscrivent dans une perspective situant la citoyenneté au niveau de la société civile. C'est par l'expérience du vivre-ensemble ouvert à la pluralité qu'est pensé l'exercice de la citoyenneté : en deçà du rapport à l'Etat - des droits et liberté individuels qu'il garantit - et d'une participation au débat public. Ces dimensions de la démocratie sont bien sûr importantes mais passent à côté de ce que certains¹ considèrent comme leur fondement : la capacité à vivre ensemble d'individus différents. Explorer cette capacité en se préoccupant de l'accès à l'espace commun des citoyens les plus fragiles apparaît dès lors comme particulièrement opportun, pour ceux que la maladie rend plus vulnérables mais aussi pour nous tous, professionnel du soin ou simple citoyen/citadin pour interroger notre capacité collective à vivre ensemble avec la différence et partant, la vigueur de notre engagement citoyen.

Dans la perspective adoptée, un des espaces paradigmatiques où se déploie la citoyenneté n'est pas le marché, ni le parlement mais la ville², en tant qu'elle donne l'occasion à des individus différents de faire l'expérience de la coexistence avec l'altérité. Cette expérience peut être heureuse pour ceux qui y participent - quand elle permet le déploiement de liens symétriques, de

¹ C.Offe, « Les démocraties modernes à l'épreuve », L'Harmattan, Logiques sociales, 1997

² R.Sennett développe cette portée morale et politique de la ville dans plusieurs de ses ouvrages, par exemple *Les tyrannies de l'intimité*, Paris Seuil, 1979 ou *Flesh and stone. The body and the city in Western Civilization*, New York, London, W.W.Norton and Co, 1996

solidarité, d'hospitalité aux vulnérabilités - ou difficile, renforçant le stigmatisme ou manifestant une indifférence aux différences.

Certains (dont J.Pols³) ont pu qualifier ce répertoire de la citoyenneté de « relationnel » dans la mesure où son enjeu n'est plus le déploiement d'une autonomie pensée de façon individualiste ou rationaliste mais la possibilité de vivre-ensemble avec d'autres, de partager un espace commun et ce faisant, de lui donner une forme plus ou moins hospitalière à la différence. Dans cet espace vont se manifester des « compétences civiles⁴ », permettant de créer les manières de se lier à l'autre, sans nier ni se focaliser sur ses différences. Dans cette perspective, la civilité est pensée comme le soubassement de la citoyenneté.

C'est avec cette vision de la citoyenneté que je proposerai dans cet article l'analyse d'une série de huit observations effectuées lors de sorties en ville proposées par les professionnels d'un centre de soins de jour⁵ aux personnes démentes qui le fréquentent. Ces sorties, à pied ou en chaise roulante, ont pour but - ou pour prétexte ? - une animation à la bibliothèque publique du quartier, un tour à la foire du Midi, des courses ou un moment passé dans un café du quartier.

Si chacun s'accorde à considérer que l'intégration des personnes vulnérables - ici, démentes - dans l'espace public est une bonne chose, la question de savoir si et comment elles vont y trouver une place satisfaisante correspondant à la visée poursuivie mérite d'être ouverte. C'est ce que l'on tentera de faire en élaborant les questions suivantes : comment se déroulent les « épreuves pratiques de coexistence⁶ » entre personnes démentes, professionnels, citoyens ordinaires dans l'espace urbain ? Quelles compétences civiles, de quels acteurs s'y donnent à voir ? Quel rôle peuvent jouer les professionnels dans cette situation ? Et

³ in « Analysing social spaces. Relational citizenship for clients of long term mental health care », Draft for the Brussels meeting « Penser le soin. Politiques publiques et citoyenneté », 21 03 2014.

⁴ Gayet-Viaud, C. « La moindre des choses. Enquête sur la civilité urbaine et ses péripéties. », Berger, M., Cefaï, D., Gayet-Viaud, C. (dir.), *Du civil au politique. Ethnographie du vivre-ensemble*, Bruxelles, Peter Lang, 2011, pp.27-54

⁵ Ce centre accueille en moyenne 15 à 18 personnes par jour. Pour pouvoir y être accueillies, elles doivent avoir reçu un diagnostic de « démence » (maladie d'Alzheimer ou troubles apparentés) et vivre encore au domicile. Le centre est adossé à une « Maison de repos et de soins » (l'équivalent d'un EPHAD) et se situe dans le centre de la ville de Bruxelles.

⁶ Berger, M., Gayet-Viaud, C., « Du politique comme chose au politique comme activité. Enquête sur le devenir politique de l'expérience ordinaire. », Berger, M., Cefaï, D., Gayet-Viaud, C. (dir.), *op. cit.*, pp.1-26

comment les politiques publiques peuvent-elles soutenir le développement d'une civilité ordinaire ?

Détours méthodologiques

Le cadre général des observations dont il sera question est une recherche menée depuis l'été 2011 (toujours en cours) à Bruxelles et en Wallonie⁷, portant sur la qualité morale et politique du soin reçu et donné à des personnes démentes vivant au domicile avec l'aide de proches et de professionnels. Le terrain de cette recherche est constitué d'observations de moments de soin au domicile et dans une série de lieux qui rendent le maintien au domicile possible, d'où ma présence dans un certain nombre de centres de soin de jours. C'est dans celui dont il sera question ici que j'ai passé le plus de temps (une à deux semaines en continu chaque été, une à deux demi-journées par mois pendant l'année depuis 3 ans). La raison de cet investissement temporel important tient à la *qualité de l'accompagnement* offert par ce lieu dont j'ai pris peu à peu conscience : les interactions quotidiennes entre les professionnels et les personnes accueillies sont empreintes de chaleur et de respect, les activités proposées sont souvent des moments de plaisir collectif. La prise de conscience de l'intérêt de ce lieu du point de vue de la qualité a émergé d'abord en réalisant que je m'y sentais bien, en phase avec les professionnelles et reliées aux personnes accueillies tant il est vrai que l'observation ethnographique est une expérience sensible, affective et morale qui passe par le corps de la chercheuse⁸. Dès lors, une familiarité s'est progressivement construite avec les personnes accueillies et avec les professionnelles, ce qui me donne accès par exemple à des moments où après une sortie, les professionnelles analysent entre elles - en ma présence et avec moi, faisant partie du collectif - ce qui s'y est passé, de façon informelle (par exemple, tout en rangeant les tables ou en faisant la vaisselle), comme elles le font manifestement régulièrement sans que je ne les sollicite pour ce faire.

Le *temps long* de ce terrain (4 années accomplies à ce jour) tient à la fois aux exigences génériques de la méthode ethnographique et à l'objet spécifique de ma recherche. Le temps du *care* est long, lorsqu'il s'agit d'accompagner des

⁷ La partie wallonne de la recherche a été soutenue de 2011 à 2013 par la Wallonie, en l'occurrence le Plan Alzheimer wallon.

⁸ KATZ J., « Du comment au pourquoi. Description lumineuse et inférence causale en ethnographie », D.Cefai (dir.), *L'engagement ethnographique*, Paris, éd. de l'E.H.E.S.S., 2010, pp.43-108

personnes démentes et je tente d'adopter autant que faire se peut ce rythme lent, cette endurance qu'exige le soin.

En ville

1. La ville parle

La ville doit être considérée en elle-même comme un personnage- ainsi qu'on le dit parfois à propos de certains films de fiction -, qui parle à ces citoyens que sont la plupart des personnes accueillies au centre...et qui les fait parler.

Outre le plaisir physique de la marche auquel certains sont particulièrement sensibles et que la sortie rend possible, le *plaisir partagé de l'échange bilatéral* se fait très vif dans ces moments hors les murs, pour moi et pour les personnes avec lesquelles je déambule. Pour ceux qui ont vécu ou vivent encore dans le quartier où l'on circule, chaque sortie est l'occasion de (re)raconter, souvent avec émotion, le souvenir de la maison natale, du magasin où le père vendait des stylos, des bains publics où l'on allait enfant,...Pour une ancienne assistante sociale, la promenade permet l'observation de l'amélioration des conditions de vie socio-sanitaire des habitants du quartier, des modifications socio-démographiques (« Avant, c'était des pauvres, maintenant, ce sont des immigrés »). Même sans avoir aucun lien avec ce quartier, les personnes disent le plaisir de le découvrir à l'aise et associent ce qu'ils voient à d'autres lieux qu'ils connaissent. Cela me frappe particulièrement dans le cas de Monsieur Marin⁹ qui passe ce jour-là sa première journée au centre et a été jusque là extrêmement anxieux. Au retour de la bibliothèque, tout en marchant, il semble s'apaiser : « Bien que je sois bruxellois, je ne connais pas ce quartier, cela me fait plaisir de le découvrir à l'aise. » En passant devant une boulangerie, il me raconte : « Mon père avait une boulangerie dans le quartier du Midi ». A partir de là, on discute de cet autre quartier de la ville. La ville devient aussi l'écran de projection d'autres villes. Ainsi avec Monsieur Bouvard, nous nous mettons à parler de Koksijde, une station balnéaire belge que nous connaissons tous les deux très bien. Monsieur Bouvard me parle avec beaucoup d'intensité et d'émotion de cette station, son discours revient en boucle sur certains épisodes de sa vie là-bas jusqu'à ce que tout à coup, il s'arrête net au milieu

⁹ Tous les noms propres sont bien entendu modifiés.

de la rue et me dise tout surpris en regardant autour de lui : « c'est fou ce que ça a changé, Koksijde, quand je vois ça ! ».

En comparant la qualité et le plaisir de ces échanges bilatéraux avec ceux que j'ai avec les personnes accueillies lorsque l'on est dans le centre, je suis frappée de constater que la marche côte à côte en ville semble favoriser l'échange et le plaisir qui y est pris de part et d'autre (les professionnelles confirmeront cette impression en ce qui les concerne également). Qu'est-ce qui, dans le ville, ou de la ville, stimule l'échange ?

La ville est une concrétion d'interactions passées, de souvenirs enfuis qui, par association, permet de relier à d'autres villes, d'autres quartiers, d'autres temps de l'histoire individuelle.

Paradoxalement pour ce lieu public, l'intimité de la conversation à deux y est plus aisée que dans ce lieu semi-privé qu'est le centre, de par la promiscuité que crée la vie en collectivité.

S'isoler dans une pièce est possible pour une conversation, mais se pose alors toutes les difficultés de tenir une conversation suivie pour des personnes souffrant de troubles cognitifs...et pour celles qui l'écoutent. Dans le mouvement de la marche en rue, les blancs de la conversation, ou sa reprise en boucle est plus facile à supporter pour les deux interactants. Une conversation plus flottante, relancée éventuellement par les stimuli de l'environnement ou déviée de la répétition qui la guette est un exercice plus léger, plus aisé, moins anxiogène sans doute lorsqu'il est soutenu par le spectacle de la rue.

Si l'échange bilatéral est facilité par la sortie en ville, c'est aussi *dans le groupe* en tant que tel que la parole circule aisément. Alors que l'on passe par la place du jeu de balle, Monsieur Peinard qui habite le quartier interpelle le groupe : « L'autre jour, le roi était là, le nouveau roi, Flupke¹⁰. Avant, j'étais communiste, je n'étais pas royaliste. Maintenant, je le deviens un peu. » A partir de là, on se met à parler des festivités du 21 juillet, de ce que les uns et les autres ont vu à la télé. On remarque qu'un café de la place annonce une

¹⁰ Ceci mérite quelques explications pour le lecteur non belge ! Cette observation se passe le 25 juillet 2013, alors que Philippe, le roi des belges – Flupke est le diminutif en patois bruxellois de ce prénom – vient de succéder à son père, le 21 juillet, jour de la fête nationale. Une fête populaire a eu lieu à cette occasion à la place du jeu de balle où Philippe a fait une apparition.

nouvelle bière « Le roi Philippe », ce qui suscite de nouveaux commentaires. Alors que dans les jours qui précèdent, j'ai assisté au centre à « la lecture du journal¹¹ » et à des tentatives relativement infructueuses des professionnels de lancer à partir de là une conversation autour du 21 juillet, quand il est en situation, dans le bain d'un des lieux où l'action a eu lieu, le groupe s'anime avec plaisir autour de la même thématique qui « prend » sans avoir besoin d'une intervention extérieure. Dans le même sens, alors qu'on rentre des courses à 5 ou 6, la conversation est tellement animée entre les uns et les autres que l'on reste tout un temps sur le trottoir devant le centre, l'aide-soignante ayant sorti ses clés sans penser à ouvrir la porte, prise elle aussi par la vivacité des échanges.

Peut-on situer ces échanges entre personnes démentes, et entre ces personnes et les professionnels dans le cadre de la ville comme ayant une portée politique ? La question mérite d'être posée dans la mesure où lorsque l'on pense « intégration » des personnes vulnérables à l'ensemble social, on a tendance à privilégier les liens qui se créeraient entre ces personnes et les citoyens présumés non-déments, comme si les liens entre personnes démentes et entre elles et les professionnels qui en prennent soin ne comptaient pas eu égard à la réalisation de cette intégration. Or, on l'a dit plus haut, la ville elle-même est un personnage au sens où elle cristallise l'histoire individuelle, familiale et collective. Dès lors, donner l'occasion à des personnes démentes par la sortie en ville de relier leur vie à cet espace commun, de la situer dans ces coordonnées collectives est en soi un geste politique. D'autre part, quand bien même l'échange n'aurait lieu qu'entre personnes démentes, cet échange devrait être situé comme faisant partie de cette citoyenneté relationnelle que nous envisageons ici. En effet, l'expérience de la vie en collectivité de personnes âgées - démentes ou non - montre la difficulté qu'il y a à ce que se créent des échanges forts entre les pensionnaires. L'étiquette de « démence » (ou quand il s'agit simplement de résidents âgés, celle de l'âge) homogénéise de façon tout à fait trompeuse la pluralité des individus singuliers qu'elle affuble : pluralité des troubles et de leur avancée - on sait la difficulté pour

¹¹ Dans le souci d'ouvrir les personnes accueillies/les résidents à leur environnement sociétal, beaucoup d'institutions – dont le centre de jour observé – vont instituer le rite de la lecture du journal, un soignant se chargeant de sélectionner quelques nouvelles pouvant intéresser leur public et de tenter d'ouvrir un débat à partir de là...n'obtenant bien souvent il faut le reconnaître d'un succès très limité, un ennui pesant ayant tendance à s'installer, interrompu de temps à autre par l'intervention d'un résident prenant la figure du « bon élève » dans ce contexte.

les personnes accueillies dans des lieux de vie collectif de se reconnaître parmi les autres fragilisés par la maladie - mais au-delà, pluralité des appartenances de classes et des origines ethniques¹² pour n'évoquer que celles-là. Que le centre parvienne à créer les conditions pour qu'entre les personnes accueillies se créent des liens significatifs - auxquelles contribuent les sorties en ville - est donc déjà un résultat remarquable du point de vue de la visée d'une citoyenneté relationnelle. Dans cette perspective, les liens qui se créent avec les professionnels doivent a fortiori être analysés pour leur portée politique : ce n'est pas parce qu'ils sont payés et formés pour ce faire qu'est annulé le sens de l'échange que certains parviennent à ouvrir avec des personnes démentes, échange qui les affecte et les transforme dans leur vie personnelle et, pour ce qui nous concerne ici, citoyenne.

Ces ouvertures que favorisent les sorties vers l'espace public, vers les autres personnes accueillies et vers les professionnels sont donc à prendre en compte dans notre réflexion à propos de la citoyenneté. Ne pas le faire serait contribuer à une disqualification particulièrement sournoise et oublier l'isolement au domicile qui est fréquemment le sort des personnes accueillies. Poursuivons néanmoins notre parcours en nous attachant aux moments où entrent en scène des citoyens ordinaires, passants, garçons de café, ménagères ou bibliothécaire.

2. A la rencontre des citoyens

Je distinguerai trois types de moments où notre groupe fait face à des citoyens : des moments de félicité, des moments de tension et des moments d'aliénation

2.1. *Des moments de félicité*

Le fait de partager un espace commun permet de créer une **orientation commune** de l'intérêt des personnes démentes et des citoyens de passage. A la mi-mai 2013, nous partons avec quelques personnes accueillies faire un petit tour dans le quartier et prendre un verre dans un café où le centre a ses habitudes. Assez vite, la conversation s'engage autour d'une affiche reprenant une série d'expressions en « brusselaire », le patois bruxellois qui

¹² Situé au centre-ville, le centre accueille des personnes d'origine très variées, le retour vers la langue maternelle d'un certain nombre d'entre elles faisant que certains jours, on s'y croirait dans la tour de Babel...

est relativement proche du néerlandais. Monsieur Leriche - qui comme son nom ne l'indique pas est néerlandophone - nous aide à comprendre les expressions. L'infirmière du centre en note la traduction dans un carnet et Monsieur Leriche semble très heureux d'être ainsi l'expert de la situation - cela n'arrive pas si souvent à des personnes victimes de troubles cognitifs. Sur ces entrefaites arrivent un groupe de touristes néerlandophones et Monsieur Leriche nous fait remarquer qu'ils se mettent à jouer comme nous à la traduction des expressions en brusselaire de l'affiche. Il me semble qu'il y a là un plaisir supplémentaire à partager le même plaisir que d'autres, dans l'espace commun du café. On se met à partir de là à discuter de nos identités régionales respectives - vaste sujet quand des belges sont concernés - et de la proposition qui vient d'être faite par un député régional wallon de réintroduire le wallon à l'école. On est parti pendant deux heures : le temps a passé vite.

Dans d'autres moments, on sent un *attention à la vulnérabilité* des personnes démentes chez les citadins croisés dans nos déambulations qui, quoiqu'elle pourrait parfois être vécue comme à la limite de la condescendance ou de la pitié, semble perçue favorablement par les participants de la sortie.

Ainsi, alors que nous nous installons à la terrasse d'un café espagnol pendant un tour à la foire du Midi¹³, le garçon nous apporte une assiette de Serrano, ce que le groupe reçoit avec enthousiasme, des interpellations joyeuses fusant à son intention. L'ergothérapeute qui accompagne le groupe lui demande de prendre la commande de Madame Delgado en espagnol dont c'est la langue maternelle, espérant ainsi un peu apaiser son anxiété, très vive ce jour-là (en vain en l'occurrence). Le garçon demande alors, en ne s'adressant très clairement qu'à l'ergothérapeute : « vous venez d'où ? » (sous-entendu, de quelle institution ?). Il propose de faire la file pour nous - pour elle ? - à l'échoppe où se vendent des « smoutebollen¹⁴ », ayant entendu que nous comptions aller en acheter.

Alors que le groupe accueille avec un plaisir manifeste le premier signe d'hospitalité de ce garçon de café, il est plus difficile de savoir comment la

¹³ Il s'agit de la plus grande foire de Bruxelles qui se tient durant tout l'été à une distance accessible à pied du centre. Notons que vu les horaires du centre, c'est au moment où elle est fermée que nous nous y rendons, ne bénéficiant de l'ouverture des premières attractions qu'au moment où nous devons la quitter.

¹⁴ Une sorte de boule de Berlin qui se vend dans toutes les foires belges.

suite de ses interventions a été vécue par les personnes démentes et par les professionnels. Pour ma part, j'y sens à la fois une attention bienveillante à des personnes différentes et en même temps assez vite, un glissement tel que ces personnes elles-mêmes disparaissent en tant qu'interlocutrices et que ce sont les professionnels - ici, une ergothérapeute - qui semblent seuls mériter une bienveillance particulière. Equilibre précaire entre l'accueil de la différence et la condescendance ?

2.2. *Des moments de tension*

Dans le café évoqué ci-dessus, alors que Monsieur Peinard vient d'interpeler le garçon de café avec des mots que je n'entends pas mais qui ne correspondent manifestement pas aux normes de la civilité urbaine, Monsieur Biaud intervient, cherchant à l'excuser : « Ne vous en faites pas, c'est un rigolo, un ziever¹⁵ ! » Le garçon de café rit, Monsieur Peinard aussi et l'ensemble du groupe partage leur hilarité. Dans une perspective goffmanienne, on dirait que Monsieur Biaud est un bon interactant : il est à la fois soucieux de la face du serveur et de celle de Monsieur Peinard (indirectement, de celle de tous les membres du groupe qui en est de facto solidaire). Son habileté à le faire ressort d'autant mieux par contraste avec une autre scène, dans laquelle Monsieur Biaud est cette fois le fauteur de troubles (et toujours en bruxellois comme on va le voir). La scène se passe cette fois dans la bibliothèque publique du quartier où la bibliothécaire a proposé à un habitué de la bibliothèque, habitant du quartier de donner un spectacle de marionnette au contenu autobiographique¹⁶. Alors que le silence est en train de se faire, Monsieur Biaud lance à son voisin, à propos du marionnettiste : « A Bruxelles, on dirait que c'est un klachkop¹⁷ ». La bibliothécaire souffle à mi-voix au marionnettiste : « ils sont très

¹⁵ En brusselaire, un « ziever » est quelqu'un qui raconte des blagues, des bêtises, le fait de le dire en brusselaire ajoutant encore à la légèreté du qualificatif. Que cette expression vienne à l'esprit de Monsieur Biaud n'est pas étonnant dans la mesure où il utilise régulièrement des termes en bruxellois et semble y trouver un plaisir particulier.

¹⁶ Le centre a conclu un accord avec la bibliothèque du quartier tel que régulièrement – environ une fois par mois – les personnes accueillies se rendent à la bibliothèque dont la responsable propose une animation autour de livres. C'est l'occasion pour le groupe d'emprunter des livres autour desquels auront lieu parfois des animations dans le centre ou qui seront simplement à disposition des personnes accueillies. Cet accord prend sens dans une politique culturelle favorisant l'accueil dans les bibliothèques publiques de publics « non lisant » (souvent, enfants ou femmes issus de l'immigration, de milieux populaires...et pourquoi pas, personnes démentes). Comme à la foire – cf note 13- c'est au moment où elle est fermée à ses publics ordinaires que nous y sommes accueillis.

¹⁷ Un chauve...ce qu'est effectivement le marionnettiste en question.

désinhibés ». Le « ils » me fend le cœur. Je n'ose plus regarder personne et fixe mes souliers. Il me semble que le silence qui s'installe alors est de plomb. En reparlant de cet incident avec les professionnelles du centre, elles ont été comme moi glacées par cette sortie. Je n'ose pas en reparler aux personnes accueillies, ayant peur de raviver leur trouble présumé et n'entend pas les professionnelles le faire.

Les deux scènes ont le même point de départ : une saillie non-conventionnelle d'une personne démente à l'endroit d'un citadin est retravaillée par un membre du groupe pour rattraper l'impair au cas où il aurait été interprété comme tel par le citadin en question. Leur mode de résolution est très différent : là où Monsieur Biaud fait montre d'une grande délicatesse à l'endroit de Monsieur Peinard et de l'ensemble du groupe, requalifiant sa sortie sous une catégorie commune - « c'est un ziever » - sur le mode l'humour, la bibliothécaire isole le contrevenant et l'ensemble du groupe du reste du monde (tous les déments y apparaissent comme étant les mêmes) (« ils ») par l'usage d'une catégorie objectivante, s'inscrivant dans une prétention nosographique (« désinhibés »). Leur issue est dès lors diamétralement opposée : les compétences civiles de Monsieur Biaud permettent au fauteur de trouble, au groupe et au citadin de retrouver une modalité d'échange respectueuse de tous, alors que la violence symbolique infligée par la bibliothécaire fige l'ensemble dans un silence pesant. Le souci pour la face du citadin est passé avant celui pour les personnes démentes.

2.3. Des moments d'aliénation

L'incident à la bibliothèque qui vient d'être relaté est un exemple de ces moments où l'interaction avec les citadins, loin de conforter le sentiment d'appartenance à un monde commun, semble le mettre en péril. Autre exemple de moment difficile : la commande des boissons. Chaque fois que nous sommes allés boire un verre (trois fois sur les huit sorties), le moment de la commande crée des tensions entre les professionnels du centre et certaines des personnes qui y sont accueillies autour de la teneur en alcool des boissons qui pourront être commandées (softs - espèrent les professionnels - ou bières - font pression les personnes accueillies - et quand le principe de la bière est acquis, plus ou moins forte). Ainsi, dans un café en plein air le long de la foire du Midi vient le moment de la commande. L'ergothérapeute qui

accompagne le groupe demande à la cantonade « Brunes ou blondes, les bières ? » Quatre personnes veulent une bière brune. L'ergothérapeute s'adresse au serveur : « Qu'est-ce que vous avez qui n'est pas fort ? » « Une Rodenbach » « Bon, 4 Rodenbach alors » enchaîne l'ergothérapeute au moment-même ou Monsieur Biaud commande « Une Gordon »...et quelques secondes ensuite, résigné : « Bon, une Rodenbach alors ». Vu le caractère systématique de ces tensions autour de la commande, je demande à l'une ou l'autre professionnelle pourquoi elles ne laissent pas chacun commander ce qu'il souhaite. Les réponses qui m'ont été faites - se référant au problème avec l'alcool de certains (mais justement pas de ceux qui nous accompagnent ce jour-là), ou au fait qu'étant à pied lors de ces arrêts au café, il faut s'assurer que des personnes à la mobilité parfois vacillante puissent rentrer (on a toujours avec nous une chaise roulante de secours au cas où)- ne m'ayant pas tout à fait convaincues, reste l'hypothèse d'un ethos de contrôle social profondément inscrit chez ces travailleurs de la santé. Quoiqu'il en soit des raisons de ce contrôle voire même de son bienfondé éventuel, reste qu'il fait du professionnel dans ces moments non une porte vers la ville mais plutôt un écran entre celle-ci et les personnes démentes, filtrant voire censurant les communications possibles entre elles et les citoyens.

Conclusions : de la civilité comme citoyenneté

Alors que j'ai utilisé jusqu'ici une conception du politique et de la citoyenneté en deçà du rapport à l'Etat, je voudrais engager ces conclusions par un moment de retour à une vision plus classique s'intéressant aux *politiques publiques*. En effet, ces moments de sorties qui, au-delà des difficultés qu'elles soulèvent suscitent largement l'engouement des personnes démentes et des professionnels qui les accompagnent sont rendues possible par des politiques : politique de la santé en ce qui concerne le subventionnement des professionnelles du centre et politique de la culture pour ce qui relève de la bibliothèque. Il faut en outre que des *professionnelles* s'engagent dans l'organisation de ces sorties, en assumant les risques et les limites pour qu'elles aient effectivement lieu. Lors d'un entretien, la bibliothécaire me raconte ainsi comment, lorsqu'une ergothérapeute du centre l'a contactée pour lui proposer le principe d'un accueil de personnes démentes dans sa bibliothèque, elle ne l'a accepté que parce qu'elle avait fait l'expérience de l'accompagnement de sa mère et de sa grand-mère, toutes deux atteintes de

la maladie d'Alzheimer. Alors qu'elle s'irrite de ce qu'elle considère comme des indécrotesses de la bibliothécaire (du genre de celle dont j'ai fait le récit plus haut), l'infirmière du centre qui s'investit beaucoup au niveau des sorties reconnaît spontanément elle-même que le fait d'aller à la bibliothèque publique, de bénéficier de l'apport d'une professionnelle de la culture change le sens des animations qu'elle propose et mérite sans doute d'avaler quelques couleuvres. Lorsqu'ils sont dans une institution¹⁸ - résidentielle ou non - les professionnels sont des intermédiaires indispensables pour accéder à l'espace public et aux citoyens ordinaires : pour pallier aux problèmes de mobilité, d'orientation, parfois servir d'intermédiaires avec d'autres professionnels (de la culture, de la restauration,...). C'est là une dimension proprement politique du rôle des professionnels rarement mise en valeur et qui mérite sans doute d'être davantage pensée en tant que telle, au vu des écueils que l'on a vu surgir au fil du récit.

Lorsque des politiques rendent possibles de ouvertures sur la ville et que des professionnels se saisissent de ces possibilités, qu'avons-nous pu observer ?

Les personnes démentes et les professionnelles qui les accompagnent se sont montrées sensibles à ce que la ville offre comme réminiscences et relances de l'intérêt pour le monde extérieur - la ville comme personnage - et pour autrui, qu'il s'agisse des autres personnes démentes, des professionnelles ou des citoyens. L'accès à certains espaces-*temps* publics s'est avéré étonnamment restreint à des moments de faible (en ce qui concerne la foire) ou de non-fréquentation (pour la bibliothèque) par les citoyens ordinaires. La co-existence entre ceux-ci, les professionnels et les personnes démentes s'est révélée une épreuve, avec ses heurs et ses malheurs. Oui, la rue est cette « école du compagnonnage citoyen »¹⁹ où apprendre à vivre avec des personnes différentes, apprentissage nécessaire à chacun, sollicité qu'il est par toute la diversité et les potentialités de l'expérience urbaine, apprentissage à réfléchir aussi. Ce texte est ma contribution à cette réflexion d'une pratique éminemment porteuse et éminemment fragile d'une civilité ouverte à tous.

¹⁸ Même lorsqu'elles sont dans leur quartier, la plupart des personnes accueillies au centre n'ont plus accès seule à l'espace public, les proches qui le peuvent assumant le rôle de les y accompagner.

¹⁹ Pour reprendre cette belle expression de C.Gayet-Viaud, *op.cit.*